

EDYTA KOZIUBIŃSKA (LUBLIN)

ENTRE HISTOIRE ET ROMAN : L'AGONIE DE JEAN LOMBARD (1888)

The present paper is concerned with Jean Lombard's novel which is focussed on two themes: the imposition of the cult of the Black Stone and the Apocalypse in the form of the fall of Rome at the end of Elagabalus's reign. More than other contemporary novel, *The Agony* is an allegory of decadence and the ensuing apocalypse. However, Jean Lombard's book is more dedicated to the crowds in multicultural Rome of the third century than to the story of the emperor. The writer had perfectly reconstructed the spoilt civilisation of Rome under Elagabalus, he had also fascinated certain surrealists, such as Apollinaire and Breton.

Le mouvement pessimiste, initié par les œuvres de Schopenhauer, ainsi que par le mythe d'une chute de l'Occident et d'une déchéance de la civilisation incitent de nombreux romanciers de la fin du XIX^e siècle à s'intéresser à certaines époques particulières du passé. Les thèmes de la déchéance de la race, de l'avitement biologique et spirituel de l'homme, de la corruption de la morale hantent l'imagination des écrivains. La foi religieuse n'est plus qu'un souvenir nostalgique, l'amour n'est que la soumission inconsciente aux volontés aveugles de l'instinct de survie de l'espèce. La nature, loin d'être ce témoin attentif qu'avaient cru déceler les romantiques, apparaît comme une mécanique insensible (Pierrot 1977 : 19).

Comme le remarque Henryk Chudak, « la fin de siècle se fait sentir comme un crépuscule, une décadence, une éclipse, une apocalypse, une nausée universelle » (1996 : 157). Et pourtant, en 1886, dans *Les Poètes maudits* Paul Verlaine évoque la décadence dans les termes suivants :

J'aime le mot de décadence, tout miroitant de pourpre et d'ors. J'en révoque, bien entendu, toute imputation injurieuse et toute idée de déchéance. Ce mot suppose au contraire des pensées raffinées, d'extrême civilisation, une haute culture littéraire, une âme capable d'intenses voluptés (Verlaine 1995 : 62).

Cette rêverie tournée vers des époques dont on attaqua jusqu'alors la dissolution et la débauche des mœurs, s'accompagne d'un mépris de la médiocrité contemporaine et d'un rejet des valeurs traditionnelles. Après la guerre franco-allemande et la défaite de la Commune, puis l'affaire Dreyfus et les scandales

financiers ainsi que toutes sortes de revendications populaires, bien des arguments s'offrent à ceux qui dénoncent la décadence de la France, plongée dans une dégénérescence sociale et morale. Inutile de rappeler ici l'influence qu'ont exercée les *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de décadence*, publiées en 1834 par Désirée Nisard, où le critique n'hésitait pas à comparer son époque à celle de Lucain et de Juvenal, empoisonnée par

le malaise de la société, le manque de discipline religieuse, la maladie du doute, les ardeurs politiques, une immense liberté de désirer, d'ambitionner, de sentir, d'envier, et presque nulle proportion entre ce qu'on peut et ce qu'on veut ; un raffinement d'intelligence qui augmente les besoins ; le mal des meilleures choses, de la liberté, de l'égalité, de la paix, des biens humains (Nisard 1878 : 382-383).

Comme nous l'avons signalé, les écrivains de la décadence ne cachent pas leur fascination pour les époques de déclin. Ainsi, le dépérissement d'une cité, la crise religieuse, la chute d'une civilisation deviennent les thèmes privilégiés des romans à sujet antique reflétant parfaitement les craintes, le désespoir ou les maladies du siècle qui s'en va¹. C'est au crépuscule du monde latin que Jean Lombard a consacré son roman *L'Agonie*. Avant de se pencher sur l'analyse de l'œuvre, il serait intéressant d'esquisser la silhouette de l'écrivain méconnu par ses contemporains, et pourtant doté d'un « talent halluciné » (Margueritte 1901 : VI).

UN VISIONNAIRE OUBLIÉ

Originaire de Marseille, Lombard (1854-1891) était un simple bijoutier ouvrier, vivement engagé dans la politique. « Socialiste teinté d'anarchie, un des membres les plus en vue du premier congrès ouvrier tenu à Marseille, tout en prêchant la révolution par la parole et par la plume, il brassait toute sorte de travaux littéraires. Il créait de jeunes journaux, *La Sève*, [...] patronnait *Le Portique*, collaborait à la *Ligue du Midi* » (Margueritte 1901 : IV). Dégoûté par la mesquinerie de ses confrères, il abandonne la carrière politique suite à son échec aux législatives de 1885. Or, il ne rend pas les armes, il monte à Paris et décide de se lancer dans une carrière littéraire :

La faim au ventre, l'insomnie au front, il s'installait là [à la bibliothèque], apprenait le français, apprenait le latin, *tout seul* – et pas comme un écolier, comme un érudit ! – se pénétrant des textes, s'inspirant de la tradition, et en arrivant à évoquer la latinité comme nul ne l'évoqua depuis Flaubert, ce prolétaire de vingt ans, maigre, hâve, aux coudes perçant la mince étoffe dont ils étaient cachés, pas couverts ! (Séverine 1891, cité d'après David 2002 : 512)

¹ Voir à ce sujet l'excellente étude de W. M. Malinowski, *Le Roman historique en France après le romantisme. 1870-1914*, Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań, 1989, pp. 8-31.

Il publie, entre autres, un poème *Adel, la Révolte future* (1888) ; deux romans antiquisants *L'Agonie* (1888) et *Byzance* (1890), travaille sur *Les chrétiens* (1891), drame en trois actes étant le dernier volume de la trilogie antique. Et pourtant la gloire attendue ne vient pas : les critiques restent indifférents, le succès des deux romans antiques est plutôt modéré. « Forçat de lettres », Lombard accepte des travaux de librairie, écrit des articles biographiques. Atteint d'une gastrite, il meurt suite à un refroidissement « dans une inexprimable misère, sans laisser à la maison de quoi acheter un cercueil, sans laisser de quoi acheter un morceau de pain à ceux qui lui survivent » (Mirbeau 1925 : 35). Les écrits ce « martyr de l'indifférence publique » (Mauclair 1901 : 442) jouissent d'un sort encore plus misérable :

On peut dire de l'œuvre de Jean Lombard qu'elle avait sombré corps et biens ; à peine si quelques épaves flottaient de ci de là, un volume sali à une devanture de bouquiniste, un exemplaire pieusement conservé dans la bibliothèque d'un ami. Sur le plat ou sur le dos de la couverture ces mots : *Byzance* ou *L'Agonie* rappelaient les fresques démesurées, les cauchemars des foules grouillantes ressuscitées par un ouvrier des lettres qui eut du génie (Margueritte 1901 : I)².

Il se pose la question de savoir, pourquoi les romans de Lombard n'ont pas su retenir l'attention de ses contemporains ? « Il est possible », suggère Mirbeau, « que quelques'uns soient choqués par ce style barbare, polychrome, et forgé de mots techniques, pris aux glossaires de l'antiquité, bien que ce style ait vraiment une grande allure. [...] Mais il est impossible que personne ne soit frappé par la puissance de vision humaine, d'hallucination historique, avec laquelle ce cerveau de plébéien a conçu, a reproduit les civilisations pourries de Rome, sous Héliogabale, et de Byzance » (1925 : 36). En effet, l'intention de Lombard consiste à « entreprendre ou plutôt de continuer le roman historique tel qu'[il] le conçoit et qui sera une véritable paléontologie sociale » (Lombard 1903 : X).

LE RÈGNE D'HÉLIOGABALE

Dans *L'Agonie* nous retrouvons un tableau violent de la décadence de l'Empire romain au temps d'Héliogabale, empereur romain de 218 à 222. Ce choix n'est pas hasardeux, car son règne constitue une période trouble dans l'histoire de Rome, une époque de nombreux conflits, prédiction de la chute inéluctable. Selon Etienne Bellot, dans le roman lombardien nous avons affaire à « une restitution imagée, tempétueuse, passionnée de la décadence romaine, dont la nôtre

² Peu ou presque pas connu de son vivant, l'écrivain a rencontré tout de même quelques écrivains confirmés, c'est grâce à leur engagement qu'une partie considérable de ses écrits a été rééditée entre 1892 et 1914.

se rapproche tant » (1904 : 57). Wiesław M. Malinowski se pose la question de savoir : « Ce rapprochement, est-il permis ? Aucun commentaire dans le texte ne l'autorise d'une manière explicite. Toutefois, la phrase du critique montre comment le roman a pu fonctionner dans la conscience du lecteur contemporain » (1989 : 23). En effet, le thème antique permet à l'écrivain de véhiculer le désenchantement, l'épuisement et les craintes de son époque. Dans un compte rendu publié dans *Le Décadent*, Louis Villatte confirme cette interprétation :

L'Empereur Elagabalus avec sa Pierre Noire dont doit naître l'Androgyne, offre plusieurs points de comparaison avec notre général Boulanger qui s'imagine naïvement ramener en France une ère de prospérités. Il est curieux de voir comme l'esprit de cette décadence d'alors ressemble à la nôtre : stupre, corruption, concussion, délation ; nous ne faisons que renchérir, mémorables cités : Rome, Sodome et Babylone. M. Jean Lombard en retraçant l'*Agonie* de la société romaine nous indique les plaies de la nôtre ; il nous les rend plus palpables (Villatte 1888).

Regardons de plus près le personnage d'Élagabal ou Héliogabale. Né en 205 à Émèse en Syrie, Varius Avitus Bassianus était à treize ans grand-prêtre du dieu Élagabal. On retrouve dans ce nom la racine babylonienne *El* ou *Al* désignant le dieu suprême et *gabal*, la « montagne ». Élagabal est donc le « Seigneur des hauteurs » et le qualificatif de « Sol Invictus » qui lui est attribué le désigne aussi comme un dieu solaire.

Après l'assassinat de Caracalla, le 8 avril 217, toutes les femmes de la branche syrienne de la famille impériale, chassées de Rome, se sont rendues à Émèse. Elles ont réussi à convaincre l'armée de proclamer Varius empereur sous le nom usurpé de Marcus Aurelius Antoninus, déjà abusivement porté par son père supposé Caracalla. L'empereur Macrin, resté à Antioche, a été pris de court. Mauvais stratège, et ayant révolté l'armée contre lui, il a été défait et finalement assassiné en juin 218 : le jeune Varius se retrouvait le seul maître de tout l'Empire romain. Il avait quatorze ans. Prêtre oriental plus qu'empereur, Héliogabale a entrepris la route de Rome par une procession qui transportait la Pierre Noire sur un char d'or conduit par des chevaux blancs jusqu'au Palatin qu'il a atteint durant l'été 219. C'est à ce moment-là que commence l'action de *L'Agonie*. Octave Mirbeau, dans sa préface la résume ainsi :

L'Agonie, c'est Rome envahie, polluée par les voluptueux et féroces cultes d'Asie ; c'est l'entrée obscène et triomphale du bel Héliogabale, mitré d'or, les joues peintes de vermillon, entouré de ses prêtres syriens, de ses eunuques, de ses femmes nues, de ses mignons, c'est l'adoration de la Pierre Noire, l'icône unisexuelle, le phallus géant et sacré, intronisé dans les palais et les temples avec d'étonnantes prostitutions des Impératrices et des Princesses ; tout le rut forcené d'un peuple en délire, toute une colossale et fracassante et ironique folie, sombrant en des massacres de chrétiens, en des clameurs rouges de cirques, en des incendies (Mirbeau 1901 : IX).

Les sources antiques sont extrêmement critiques envers cet empereur, et elles ont laissé à la postérité l'image d'un être corrompu, une icône d'un Orient efféminé face à un Occident viril, guerrier et vertueux. En fait, Héliogabale, ridicule

pantin, a confié le pouvoir à sa grand-mère et à sa mère. Pendant quatre ans, ce sont elles qui ont régné sans partage sur l'empire romain. De son côté, le jeune empereur s'abandonnait à toutes sortes de folies démesurées et de comédies barbares. Il se contentait de jouir de la vie, d'offrir aux citoyens de nombreux jeux au cirque, de célébrer de fastueux banquets. Sans barrière ni limite, il a laissé libre cours à son caractère vicieux et subversif. Malgré tout, sa générosité l'a rendu populaire. La richesse exceptionnelle lui a permis de cultiver un faste recherché, une prodigalité et un luxe qui envoûtaient ses hôtes. Tantôt ces derniers repartaient riches, emportant les diamants et les perles que l'empereur faisait mettre dans les salades, tantôt ils mouraient comme des bêtes, victimes d'un plancher qui se dérobaient en pleine fête. C'étaient les extravagances scandaleuses de l'empereur, ses fantaisies coûteuses, son identité sexuelle incertaine, et non son tempérament barbare ou violent, qui ont épouvanté les « vieux Romains » et précipité sa chute.

L'ALLÉGORIE DE LA DÉCADENCE

Si l'on compare *L'Agonie* avec d'autres textes consacrés à Héliogabale à la même époque, on remarque que Lombard consacre peu de pages à l'empereur qui résume, en quatre ans de règne, toute la Décadence romaine. Celui dont Hérodien, Dion Cassius et Lampride avaient représenté les honteux débauches tourmente les écrivains de la Décadence. On lui consacre d'innombrables poèmes, comme « Elagabal » de Jean Richepin, on le compare aux contemporains – Jacques d'Adelswärd-Fersen parmi d'autres en fait les frais.

Louis Jourdan dans *La Dernière nuit d'Héliogabale* et Henry Mirande dans *L'Elagabal*³ décrivent les banquets dérisoires, les excès et l'ennui de l'Empereur. Le lecteur sera étonné de ne trouver chez Lombard qu'à l'état d'entrefilet les descriptions de l'orgie romaine sous Héliogabale. Pourtant, à l'époque, de nombreux écrivains se sont penchés avec une délectation morbide sur ce sujet. Signalons ne serait-ce qu'un roman antique tardif de Maurice Duplay et Pierre Bonardi⁴. Louis Didier, dans le roman *La Destinée*, ne cherche pas à dissimuler une admiration sans bornes pour celui

dont la puissance n'ayant pour limite que les limites mêmes assignées aux possibilités humaines, mais affolé de désirs plus grands encore que son insolite pouvoir, sans cesse heurta, d'un

³ L. Jourdan, *La Dernière nuit d'Héliogabale*, conte romain, Paris, Dentu, 1889; H. Mirande, *Elagabal*, 4^e édition, Paris, Ambert, 1910.

⁴ M. Duplay, P. Bonardi, *Héliogabale. Orgies romaines*, Paris, Éditions de France, 1935. Cf. aussi l'article de M.-F. David, « Héliogabale, figure du désordre », *Roman 20-50*, n° 21, juin 1996, pp. 149-161. Signalons aussi une importante contribution polonaise aux études héliogabaliennes : le roman historique d'Ewa Nowacka, *Heliogabal, wnuk Mezy*, Czytelnik, Warszawa, 1974.

front douloureux, les bornes du permis, en une ardente et vaine poursuite de l'irréalisable (d'Herdy 1900 : 140).

Le point de vue de *L'Agonie* est assez curieux : Jean Lombard préfère focaliser l'action sur une dizaine de personnages. Si la famille de l'empereur a une part importante dans l'intrigue, ce qui préoccupe surtout l'écrivain c'est la vie du peuple, formé de chrétiens orientaux et occidentaux – aux dogmes divergents –, de personnages marginaux – un vendeur de porc salé, un égyptien riche – et de figures tragiques – Madeh, prêtre du soleil condamné à la négation de sa sexualité. Ainsi, le romancier dessine des destins individuels dans l'Histoire, comme si l'on assistait aux dernières convulsions d'un empire à travers les yeux de spectateurs inaptes à empêcher sa chute, qui s'en accommodent du mieux qu'ils peuvent. Un point de vue original pour l'époque, qu'on peut sans doute attribuer aux opinions politiques d'un auteur qui se sent plus proche du peuple de Rome que de ses élites.

Selon l'avis de Marie-France David, « la comparaison entre les romans fin-de-siècle consacrés à l'empereur décadent et celui de Lombard montre chez ce dernier le désir d'aller au-delà de l'anecdotique, et de faire de cet épisode de l'histoire romaine une allégorie de la Décadence et de l'Apocalypse menaçante » (David 2002 : 17). La chute du monde romain ne conduit pas ici à la délectation morose dont est coutumière la Décadence. En effet, Lombard ne voit en Héliogabale que l'agent de décadence, celui qui entraîne une fin porteuse d'espoirs de renaissance ou même de révolution. Révolution qui n'a pas eu lieu, mais qui avait la possibilité, en cette période concrète de l'histoire, de construire un monde sur de nouveaux fondements.

LA PIERRE NOIRE

Il faut accentuer que c'est du point de vue spirituel que la décadence représentée dans *L'Agonie* est la plus captivante : une décadence dominée par une volonté religieuse étrange, celle de remplacer le culte des divinités païennes par un culte rendu à un dieu unique venu d'Orient, le culte de la Pierre Noire, une doctrine qui prône l'unisexualité comme prélude à la naissance de l'Être androgyne qui serait la future évolution de l'homme.

En effet, l'entrée symbolique d'Héliogabale manifeste l'affermissement important des croyances d'Orient, l'intrusion de la moralité et des habitudes inconnues aux traditions romaines : « Une abominable entrée de l'Asie lascive conquérant Rome par ses femmes nues, ses prêtres du Soleil aux mouvements suspects de croupe, et son jeune Empereur que la multitude désignait de noms infâmes, glorieusement acceptés » (*LA*, p. 54)⁵.

⁵ *LA* = J. Lombard, *L'Agonie*, Paris, Ollendorff, 1901.

Les religions nouvelles d'Isis, de Sérapis, ou de Cybèle, de Mithra ou des Chrétiens, avaient leurs adorateurs à Rome, sans menacer pour autant le vieux panthéon romain. Mais Héliogabale a voulu imposer son dieu comme unique, au-delà de son assimilation à Jupiter, et a fait porter dans son temple tous les objets magiques des autres dieux : le feu de Vesta, le Palladium, les boucliers sacrés, l'image de Cybèle. Les Romains ont été vraiment scandalisés lorsqu'il a enlevé la grande Vestale Aquilia Severa pour l'épouser, désir de syncrétisme symbolique, « pour que naissent des enfants divins » dira-t-il au Sénat.

L'apothéose de la Pierre Noire entraîne la dégradation des divinités romaines : Héliogabale et ses partisans n'hésitent pas à abolir les traditions et choquer les citoyens. Comme le souligne Wiesław M. Malinowski, « les pratiques les plus scabreuses des religions syriaques s'étalent devant les yeux du lecteur ; tout au long du livre, le rêve étrange d'universalisation de l'amour androgyne se traduit dans les scènes de promiscuité unisexuelle où la frénésie du vice et la sensualité brutale trouvent libre cours. La ville n'est qu'un immense lupanar ; c'est un colossal épuisement de soûleries, de goinfreries et de prostitutions, un rut universel apte à dissoudre bientôt l'empire, comme le souligne souvent l'écrivain » (Malinowski 1989 : 24).

La vision des chrétiens notamment s'avère très juste : elle se base sur un acquis historique, la bienveillance d'Héliogabale pour les chrétiens, pour mettre en scène deux attitudes opposées au sein des adeptes de cette secte naissante. Les uns sont favorables à l'empereur et au culte de la Pierre Noire, considérant que « c'est du fumier de Rome que naîtra la divine fleur de Kreistos » (*LA*, p. 33), et que le dieu unique de la Pierre Noire n'est pas si éloigné dans son idée générale du Dieu chrétien unique. Les autres se veulent intransigeants et rejettent en bloc l'empire. Cela nous vaut des portraits hauts en couleur, comme celui de Maglo, ce prophète halluciné qui passe son temps à annoncer l'Apocalypse, ou celui d'Atta, cet opportuniste qui abandonne sa foi ou s'en vante selon les circonstances, et qui sera à l'origine de la révolte de l'armée romaine.

LE THÈME APOCALYPTIQUE

Depuis l'arrivée glorieuse de l'empereur à Rome, jusqu'aux images de sa mort ignoble, le lecteur déchiffre au fil des pages les signes avant-coureurs de la fin du vieux monde. Le spectre de la chute inéluctable hante sans cesse les héros de *L'Agonie*. « Chacun se disait que c'était la fin de Rome, la conquête des vainqueurs par ceux que l'on avait jusqu'à présent vaincus » (*LA*, p. 57). Atillius ne cache pas qu'il ressent une fatigue envahissante, une lourde déception, il n'arrête pas de penser à cette « perte sans retour d'énergies humaines impuissantes » (*LA*, p. 218).

À travers les paroles du poète Zopiscus, ou les prédictions de Maglo, dans les opinions des commerçants ou des banquiers, dans le comportement des soldats, à travers le stupre déchaîné et la chasse frénétique à la volupté, c'est sans cesse la même hantise qui tourmente les héros *L'Agonie* : « celle de la fin d'un monde qui a épuisé ses énergies vitales. C'est cela, au fond, le thème central du roman de Lombard, véhiculé par la matière historique » (Malinowski 1989 : 25). En effet, le thème apocalyptique est assuré, à la manière d'un *leitmotiv*, par le vieux prédicateur Maglo : « Je le prédis, je le prédis ! Si nul ne la détruit, la prostituée qui se livre aux fils de l'Orient, c'en est fait. Sa pourriture s'étendra sur la terre, et malheur, malheur à tous ! [...] C'est la fin des fins, de quoi faire se voiler la face du soleil » (*LA*, p. 63).

La chute de Rome devient inéluctable, et deux facteurs naturels, devenus symboles d'une nature dépravée, y participent : le fleuve et le ciel. En effet, leurs transformations présagent la fin de l'Empire d'Héliogabale, ponctuée en même temps par le motif obsédant du sang. Dès lors, les images envahissantes s'emparent de la narration afin de tracer le crépuscule de l'Empire :

[...] comme si le ciel eût reflété ce qui se passait dans la Ville Éternelle, des nuages accusaient des formes assez distinctes pour ressembler à des vulves saignantes de femmes, à des phallus versant de la Vie en liquide épais qui pleuvait sur le Tibre, lequel en avait des bouillonnements (*LA*, p. 329-330).

Les signes prédisant le carnage final sont introduits par le motif apocalyptique de « la lune rouge, ronde et dilatée comme un œil vitreux, [qui] mont[e] dans le ciel que voil[ent] des nues gigantesques, et ces nues, elles-mêmes rouges, group[ent] des cavaleries brandissant de larges glaives sur la Ville, prostrée en une obscurité rayée de sang » (*LA*, p. 340). La catastrophe imminente est aussi annoncée par « une atmosphère rousse flottant comme un immense vélum trempé dans du sang » (*LA*, p. 356). Au fil des pages, les images deviennent de plus en plus obsédantes : « le ciel, de plus en plus rouge, sembl[e] un lac de sang prêt à déverser » (*LA*, p. 363) :

Le jour se mourait en des flamboiements de soir incendiant l'Orient et l'Occident, le sud, le nord, le bas de l'horizon et le zénith. Et des choses étranges y passaient, des entre-croisements de glaives, des levées silencieuses de piques, une marée de sang qui bondissait, toute une fureur de carnages se mouvant comme derrière un rideau flamboyant (*LA*, p. 365).

Cette image d'incendie est suivie de celle annonçant le déluge : « toujours Rome s'enveloppait de choses pourpres, comme si une mer de sang approchât, sinistre, avec des vagues formidables la mangeant déjà ! » (*LA*, p. 367). Ensuite vient l'annonce du deuil : « un soleil funèbrement violet » (*LA*, p. 400) pèse sur la ville, par contre les eaux infectées du Tibre deviennent hostiles et reflètent « des lueurs de sang » (*LA*, p. 400). L'image récurrente du « sang, cet affreux sang qui aveuglait Rome » (*LA*, p. 410) n'arrête pas de hanter les héros, ils voient « du sang partout, même au ciel qui s'en recouv[r]e comme d'une toge rouge, trouée de coups » (*LA*, p. 411).

Ces visions symboliques étonnent d'autant plus qu'elles n'ont pas été créées par un partisan du style décadent. Citons le passage d'une lettre de Lombard adressée à Louis-Xavier de Ricard : « Nous sommes une petite poignée en France qui marche dans la voie d'une littérature sociale, saine, vraie, loin de la fausse sentimentalité et de l'esthétique bien subtile des décadents, symbolistes et autres » (Lombard 1903 : XV). Et pourtant, cet ennemi des décadents s'est servi d'une langue précieuse et artiste, rendant un bruit d'armures cassées, décrivant la moindre parure qui décore le vêtement de Romain riche :

Mais dans le savant, qui revit curieusement toute une époque plastique, il y a un penseur profond qui observe, explique les passions humaines, dans le recul, pourtant si incertain, de l'histoire, et qui sait les contemporaniser sous l'armure dorée des soldats byzantins et la robe traînante des asiatiques, prêtres du soleil, adorateurs de la Pierre noire (Mirbeau 1925 : 34).

Donc, il n'est pas surprenant qu'en analysant l'œuvre de Lombard, ancien militant socialiste et anarchisant, Marie-France David parle du « paradoxe Lombard » (2002 : 7) ou bien du « cas » Jean Lombard (David-de Palacio 2005 : 12), en soulignant le contraste entre la personnalité de l'écrivain et l'originalité de son style.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLOT, E. (1904): *Jean Lombard. Sa vie, ses œuvres*, Paris, L. Vanier.
- CHUDAK, H. (1996): « Paul Bourget et la psychologie "fin de siècle" » in Chudak H. (éd.) *Les fins de siècle dans les littératures européennes : décadence, continuité, renouveau*, Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego, 157-166.
- DAVID, M.-F. (2002): « Présentation de *L'Agonie* » in Jean Lombard, *L'Agonie*, Paris, Séguier, 7-27.
- DAVID-DE PALACIO, M.-F. (2005): *Reviviscences romaines : la latinité au miroir de l'esprit fin-de-siècle*, Bern, Peter Lang.
- HERDY, L. de (1900): *La Destinée*, Paris, L. Vanier.
- LOMBARD, J. (1901): *L'Agonie*, Paris, Ollendorff.
- LOMBARD, J. (1903): *Chrétiens*, Paris, Ollendorff.
- MALINOWSKI, W. M. (1989): *Le Roman historique en France après le romantisme. 1870-1914*, Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań.
- MARGUERITTE, P. (1901): Préface de *Byzance* Jean Lombard, Paris, Ollendorff, I-VIII.
- MAUCLAIR, C. (1901): « Le roman historique français », *La Nouvelle Revue*, 1 août.
- MIRBEAU, O. (1901): Préface de *L'Agonie* Jean Lombard, Paris, Ollendorff, VII-XI.
- MIRBEAU, O. (1925): *Les Écrivains, 1^{ère} série (1884-1894)*, Paris, Flammarion.
- NISARD, D. (1878): *Études de mœurs et de critiques sur les poètes latins de la décadence*, Paris, Hachette.
- PIERROT, J. (1977): *L'imaginaire décadent (1880-1900)*, Paris, PUF.
- VERLAINE, P. (1995): *Poètes maudits*. Cité d'après M. Ruppli, « Décadence ad libitum », *Lettres actuelles*, n° 4, janvier-février.
- VILLATTE, L. (1888): « Littérature socialiste », *Le Décadent*, 1^{er}-15 septembre, 3^e année, n° 24.